

**BENOÎT
POELVOORDE**

**AUDREY
LAMY**

**ZABOU
BREITMAN**

**PASCAL
ELBÉ**

LA BONNE ÉTOILE

UN FILM DE
PASCAL ELBÉ

DURÉE: 1H43

LE 12 NOVEMBRE

MATÉRIEL DU FILM À TÉLÉCHARGER SUR WWW.UGCDISTRIBUTION.FR

UGC DISTRIBUTION
24 AVENUE CHARLES DE GAULLE
92200 NEUILLY-SUR-SEINE
01 46 40 44 00



PRESSE
DOMINIQUE SEGALL ET KELLY RIFFAUD-LANEURIT
06 22 10 13 52
KRIFFAUD@DOMINIQUESEGALL.COM



SYNOPSIS

France 1940, Jean Chevalin et sa famille vivent dans la misère après que ce dernier ait jugé bon de ... déserter! La situation n'est plus tenable. Convaincu que « certains » s'en sortent mieux, Chevalin a une brillante idée: se faire passer pour juifs afin de bénéficier de l'aide des passeurs pour accéder à la zone libre. De malentendus en révélations, il va entraîner sa famille dans ce grand périple qui d  construira ses préjugés un à un...

ENTRETIEN AVEC **PASCAL ELBÉ**

COMMENT EST NÉE L'IDÉE DE CE PERSONNAGE DE DÉSERTEUR, LÂCHE ET BOURRÉ DE PRÉJUGÉS ANTISÉMITES, QUI DEVIENT UN « MENSCH » PENDANT L'UNE DES PÉRIODES LES PLUS SOMBRES DE L'HISTOIRE DE FRANCE ?

Je voulais aborder un sujet grave avec une approche décalée, sans être moralisateur. Un jour, j'ai entendu une conversation dans un café où l'on évoquait une famille juive avec des propos teintés de stéréotypes. Cela m'a interpellé. J'ai eu envie de prendre ces idées reçues au pied de la lettre et de les déconstruire à travers une comédie. Peu de temps après, je suis tombé sur un livre qui m'a conforté dans mon idée : *Le Nazi et le Barbier d'Edgar Hilsenrath*, auteur juif allemand exilé aux États-Unis après la guerre, dont l'écriture me fait penser à du Tom Waits sous acide ! Son roman raconte l'histoire d'un type qui devient nazi par opportunisme au moment de l'accession au pouvoir d'Hitler, puis qui, à la fin de la guerre, par opportunisme toujours, usurpe l'identité d'un ami juif assassiné dans les camps – et devient militant sioniste acharné. Cette découverte m'a donné confiance et je me suis lancé.

DÈS LE DÉPART, AU MOMENT DE LA CONTRE-OFFENSIVE FRANÇAISE DE 1940, CHEVALIN SE MONTRE LÂCHE, PRÊT À FUIR ET À PROFITER DES CIRCONSTANCES...

Je voulais qu'il ait une marge de progression ! Pour autant, je n'ai pas voulu mettre le curseur trop haut : il répercute des idées et des clichés qu'il a entendus, mais sans réelle malveillance : ses réflexions relèvent davantage de la bêtise et donc de l'ignorance. Au fond, je voulais que le personnage soit un peu lâche, un peu pleutre, tout en faisant ce qu'il peut, mais il n'est pas une pourriture absolue.

QU'EST-CE QUI VOUS INTÉRESSAIT DANS L'UNIVERS DU CONTE, QUI S'AFFRANCHIT PAR MOMENTS DE LA VÉRITÉ HISTORIQUE, À LA MANIÈRE DE LA VIE EST BELLE OU DE TRAIN DE VIE ?

Je souhaitais prendre des libertés absolues avec la chronologie de la guerre, comme pour le port de l'étoile jaune, qui est devenu obligatoire en 1942. Je joue sur l'émotion et le ressenti du spectateur, et grâce au conte, je ne suis pas contraint de respecter une vérité historique littérale : si on décortique le récit, il y a sans cesse des raccourcis, comme dans une pièce de Feydeau ! Le film se déroule sur une semaine alors qu'on pourrait penser, au vu de toutes les péripéties, que des années se sont écoulées entre le début et la fin du récit. Et puis, le conte me permet aussi d'avoir un regard moins sévère, et pas naturaliste, sur le personnage. Au début du film, Chevalin a faim et froid et il agit comme il le fait pour s'en sortir. C'est le destin qui fera de lui un mensch. Je pense que le courage, en temps de guerre, se joue parfois sur un silence, une peau de banane sur laquelle on glisse et qui vous fait basculer vers la Résistance ou la collaboration. En revanche, même si on est dans le conte, il fallait qu'on s'inscrive dans un contexte où les salauds sont de vrais salauds, et quand les juifs sont raflés, ils sont vraiment raflés...

D'AILLEURS, CE N'EST PAS UN HASARD SI CHEVALIN EST UN MAGICIEN...

Oui, parce que je voulais qu'une part de lui soit encore dans l'enfance, un peu comme Lacombe Lucien qui n'est pas né collabo. Je trouvais intéressant qu'on puisse aborder le personnage sous cet angle poétique, et qu'il ne soit pas qu'un profiteur.



IL SUIVRA UNE TRAJECTOIRE INITIATIQUE AU TERME DE LAQUELLE IL SURMONTE SES PRÉJUGÉS.

Exactement. Le film cherche à divertir tout en suscitant une réflexion. Si le spectateur se reconnaît dans certains raccourcis de pensée et en ressort avec un regard plus nuancé, alors j'aurai atteint mon objectif. Certaines scènes, comme celle du gâteau partagé, sont là pour déconstruire les clichés avec humour et subtilité. Pour autant, il ne faut jamais confondre le sujet avec l'histoire, et si l'on doit choisir entre les deux, il faut choisir l'histoire. Le danger qui guette un scénariste, c'est un sujet extrêmement attrayant. Car un film n'est pas un traité de philosophie – et avant de chercher à déconstruire les préjugés, *La Bonne étoile* est surtout l'histoire d'un homme qui

traverse plusieurs épreuves et fait une prise de conscience.

LE FILM EST AUSSI UNE COMÉDIE AVEC DES SCÈNES PIQUANTES COMME CELLES DES FAUX-PAPIERS OU DU DÎNER DE SHABBAT...

Je voulais qu'elles soient efficaces dès l'écriture. Je pense qu'on peut faire réfléchir les gens et les toucher davantage avec ce petit pas de côté qui évite de les prendre en otage. Je préfère toujours dire « je pense que » et non « c'est comme ça et pas autrement ». Le film est une tragicomédie qui évite de se prendre trop au sérieux et de basculer dans le pathos.

COMMENT AVEZ-VOUS IMAGINÉ TOUS LES PERSONNAGES SECONDAIRES, COMME LA BARONNE RÉSISTANTE, LA FEMME DE CHEVALIN, LE CHEF DE LA GESTAPO FRANÇAISE ETC. ?

Pour le méchant, Faurillon, je suis passé par plusieurs étapes et j'ai finalement décidé qu'il devait être un salaud intégral, un véritable gestapiste, un ange de la mort qui incarne le danger et qu'on ne peut pas contourner.

Avec la baronne, j'ai souhaité rendre hommage à toutes les femmes résistantes dont on parle peu, mais aussi à cette frange de l'aristocratie française qui a relevé ses manches pour participer à la Résistance. Au départ, il s'agissait d'un couple et puis j'ai trouvé plus fort de me concentrer sur un seul personnage de femme. Paulette, la femme de Chevalin, a traversé des tempêtes avec son mari, elle a eu le même parcours que lui, mais elle se révèle au cours du film : la scène où le petit dort dans ses bras est incroyable. Et puis, je voulais aussi rendre hommage aux enfants et je souhaitais que le fils Chevalin soit en empathie avec les juifs. À travers ces personnages, j'ai composé une sorte de portrait de la France de l'époque, avec un regard légèrement au vitriol, mais empreint d'un peu de douceur aussi, pour faire la part des choses entre les vrais méchants et ceux qui font ce qu'ils peuvent.

LES RUPTURES DE TON, MAGISTRALEMENT ORCHESTRÉES, CRÉENT UN TEMPO PRESQUE MUSICAL.

Ma référence, c'est le cinéma italien, et j'ai toujours aimé convoquer l'émotion si je peux enchaîner avec une vanne et un trait d'humour, ce qui était déjà le cas dans *On est fait pour s'entendre*. Je suis sensible à cette pudeur italienne qui permet de dire des choses fortes, sans gêner le spectateur. Et en effet, j'aime le mélange des tonalités en créant, par exemple, une scène poignante tout en ouvrant une petite fenêtre sur le rire qui permet au spectateur de respirer et de rester happé par le récit. C'est aussi ce qui me plaît tant chez un cinéaste comme Billy Wilder.

À QUEL MOMENT AVEZ-VOUS RÉFLÉCHI À L'INCARNATION ? COMMENT AVEZ-VOUS COMPOSÉ LE CASTING ?

Benoît [Poelvoorde] était un peu un fantasme, pas seulement pour ce film, mais par rapport à mon envie de le rencontrer. Je n'écris jamais pour un acteur, par crainte d'être déçu, mais je n'ai pu m'empêcher de penser à lui dès l'écriture et de le mettre tout en haut de ma liste. Il a lu le script en 48 heures, il a adoré le projet et, en plus, il connaissait Edgar Hilsenrath ! Quand on s'est rencontrés, il m'a confié : « il y a un mois, je disais à ma femme que je rêvais de jouer un lâche pendant la guerre » ! J'ai toujours aimé sa manière d'être et il est tellement à part qu'on ne peut qu'être foudroyé par sa singularité. C'est un vrai cadeau qu'il m'a fait en rejoignant le projet. De même, j'ai pensé à Audrey [Lamy] dès le début : elle a une précision incroyable dans le jeu, elle incarne quelque chose d'une drôlerie et d'une justesse sidérantes. C'est la quatrième ou cinquième fois que je travaille avec Zabou [Breitman] et il y avait comme une évidence de la retrouver. Elle avait l'énergie du personnage et elle s'est laissée diriger avec bonheur. J'avais vu David Talbot dans la série *Tapie* où il joue le juge Montgolfier et où je l'avais trouvé dément. J'ai eu envie de le rencontrer : c'est un type adorable et je l'ai tout de suite engagé pour Faurillon, le salaud de l'histoire. J'avais tourné une série avec Hugo [Becker], je lui avais trouvé une énergie folle, et je me disais qu'il serait formidable en jeune héros français.

AVEZ-VOUS SU TRÈS TÔT QUE VOUS ALLIEZ JOUER DANS LE FILM ?

Pour le personnage du coiffeur, je ne voulais pas des clichés habituels qu'on peut voir. Je voulais imaginer autre chose et je me suis dit qu'en l'interprétant moi-même, ce serait ça en moins à faire en termes de casting. Par ailleurs, j'avais très envie de jouer avec Benoît et de lui renvoyer la balle !

QUELLES ÉTAIENT VOS CONSIGNES À BENOÎT POELVOORDE POUR SON INTERPRÉTATION ?

Je me suis contenté de lui donner des indications minimalistes, par petites touches. La veille de ses jours de tournage, il fallait que je trouve une phrase qui traduisait l'intention de la scène. À chaque fois que je la trouvais, je savais qu'il pouvait se lancer. Par exemple, quand il va chez le faussaire pour ses faux papiers, je lui ai dit qu'il devait s'imaginer se rendre chez un avocat ou un notaire : il fallait qu'il soit dans ses petits souliers.

OÙ AVEZ-VOUS TOURNÉ ?

Dans la région d'Épinal, dans les Vosges. On traversait des villes qui n'ont presque pas changé depuis la guerre ! Nous avons été merveilleusement bien accueillis, les gens de la région ont été épatants, et les Vosgiens nous ont apporté une aide précieuse, y compris pour la figuration. On a pu tourner entièrement en décors naturels : par exemple, on a reconstitué l'usine dans un grand hangar désaffecté et pour le pont de la ligne de démarcation, on en a déniché un qui surplombait une voie de chemin de fer. Au départ, je pensais faire des repérages complémentaires dans une autre région, mais on a réussi à trouver tous nos décors en région Grand Est qui offraient une grande diversité de paysages.

LE FILM EST ASSEZ LUMINEUX, CE QUI EST ASSEZ RARE POUR UNE HISTOIRE SITUÉE À CETTE ÉPOQUE. QUE SOUHAITIEZ-VOUS POUR LA LUMIÈRE ET LES CADRAGES ?

J'avais évidemment envie de soigner le cadre, mais comme il s'agit d'un film d'époque, je ne voulais pas être dans la virtuosité avec la caméra : le propos du film ne se prêtait ni au Steadicam, ni à la caméra à l'épaule. Je souhaitais donc rester à hauteur d'homme et emprunter un certain classicisme sans être académique. Il fallait respecter la simplicité du personnage et ne pas jouer au malin avec des plans serrés. Sinon, on risquait de diluer le point de vue. Au final, je voulais une image léchée, mais pas sophistiquée.

AVIEZ-VOUS DES RÉFÉRENCES EN TÊTE ?

La Vie est belle qui est filmé avec simplicité. Je voulais surtout privilégier l'histoire pour qu'on ne soit pas tenté de « regarder » la mise en scène. Il fallait que celle-ci ne se remarque presque pas – ce qui implique de sacrifier des idées virtuoses qui, de toute façon, n'auraient rien apporté. Pour la lumière, on s'est permis un peu plus de modernité en s'éloignant des couleurs désaturées, dans les gris-bleu, du film de guerre traditionnel.

ET LA MUSIQUE ?

La complexité, c'est qu'il ne s'agit ni d'un film de genre, ni d'une grosse comédie, et qu'il fallait se situer dans un entre-deux, avec notamment des instruments à cordes, mais aussi de la flûte. Je voulais qu'on puisse évoquer une petite ville française de l'époque, de manière organique et populaire, tout en convoquant l'émotion. Dans le même temps, il fallait savoir arbitrer car si la musique était trop grandiloquente, on risquait de sortir le spectateur du film. Je voulais donc qu'on soit à mi-chemin du burlesque et du tragique, avec une touche de mélancolie et de légèreté. Tout en s'inspirant de *La Vie est belle*, Valentin Couineau et Romain Allender ont su faire preuve d'originalité.

ENTRETIEN AVEC BENOÎT POELVOORDE

COMMENT AVEZ-VOUS RÉAGI QUAND PASCAL ELBÉ VOUS A PROPOSÉ CE PROJET ?

J'ai adoré le postulat de départ et le scénario m'a fait beaucoup rire, ce qui est très bon signe en général. Ce personnage qui déserte au bout d'une journée au combat m'a vraiment amusé avant même de savoir dans quelle direction allait le récit. Ensuite, quand je me suis plongé dans l'intrigue et que je me suis rendu compte que le protagoniste, qui n'a aucune intuition, va toujours plus loin, c'était encore plus jubilatoire !

AU DÉPART, CHEVALIN EST UN TYPE DÉFINI PAR SA LÂCHETÉ, SON OPPORTUNISME ET SON IGNORANCE ?

Chevalin est quasiment un héros malgré lui, et à son niveau, la lâcheté est presque une forme de courage ! (rires) Je le vois davantage comme un lâche que comme un opportuniste. Mais c'est un trait de caractère qui m'a poussé à accepter le projet car il l'entraîne dans des aventures insensées. Chevalin est également profondément ignorant. Puisqu'il ne se doute même pas qu'il puisse y avoir des personnes antisémites. C'est seulement en entendant dire, dans un café, que « les juifs ont de l'argent » et qu'ils « s'en sortent toujours » qu'il a l'idée de devenir juif. C'était un sujet délicat et une période de l'histoire de France peu reluisante si bien que je n'étais pas certain que Pascal réussisse à monter son projet, mais il y est parvenu, et tant mieux !

QU'EST-CE QUI, SELON VOUS, DÉCLENCHE SA PRISE DE CONSCIENCE ?

À mes yeux, c'est surtout quelqu'un qui se laisse porter par un destin

qu'il n'a pas choisi. Je ne suis pas convaincu qu'il ait une conscience ou qu'il fasse son mea culpa. Au fond de lui, il reste sûrement un lâche et un fainéant qui n'a pas envie de travailler, mais il est surpris d'avoir un ami dans sa vie, quelqu'un à qui il tient.

AVEZ-VOUS UN PEU D'EMPATHIE POUR LUI ?

J'ai beaucoup d'empathie pour lui et c'est un personnage que j'adore, bien qu'il ne soit pas très glorieux. Comme dans les meilleures comédies italiennes, façon *Les Nouveaux monstres*, il ne cesse de mentir – c'est un type sans scrupule que sa condition excuse.

QUELS SONT SES RAPPORTS AVEC SA FEMME ET SON FILS ?

C'est un brave père de famille, un patriarche, pas très courageux, qui aime sa famille et qui cherche avant tout à les mettre à l'abri. Quand il revient chez lui, au début du film, il n'a fait la guerre qu'un seul jour et je me demandais comment il s'était fait enrôler. En réalité, il m'a fait penser à moi quand j'étais en internat : dès qu'il y avait une grève des trains et que je devais repartir le dimanche soir, je rentrais chez moi alors qu'il suffisait d'attendre un autre train qui, lui, roulait. Son retour chez lui, auprès des siens, après une seule journée au front, a suscité ma sympathie.

AVEZ-VOUS RÉFLÉCHI À SA TRAJECTOIRE QUI L'A AMENÉ JUSQU'AU MOMENT OÙ ON FAIT SA CONNAISSANCE ?

Quand je travaille sur un film, je n'y pense pas et le scénario était tellement drôle qu'il s'est suffi à lui-même. J'ai ainsi très vite trouvé le



personnage. C'est un tire-au-flanc, au sens étymologique du terme, autrement dit quelqu'un qui, pendant qu'on continue à livrer bataille autour de lui, se rabat d'abord sur les flancs, avant de s'en éloigner définitivement. C'est un gars qui reste en arrière. Ce n'est pas un tambour ! Mais je ne prépare pas les personnages : une fois que j'ai lu le scénario, le plus important pour moi, c'est de rencontrer le réalisateur et de faire une lecture.

COMMENT S'EST PASSÉ LE TOURNAGE AVEC AUDREY LAMY ?

C'est une femme adorable et on a ri comme des fous ! On ne peut pas se disputer avec elle et on fonctionnait au quart de tour. Elle est très rapide, elle a un sens du rythme incroyable et, comme sa sœur avec qui j'ai déjà tourné, elle possède une vitesse de jeu sidérante.

Ce sont toutes les deux de petits bolides. Elle ne s'encombre pas de choses inutiles – c'est l'apanage des actrices qui ont un sens du tempo de la comédie.

PASCAL ELBÉ EST À LA FOIS VOTRE PARTENAIRE ET VOTRE METTEUR EN SCÈNE. COMMENT L'AVEZ-VOUS VÉCU ?

J'étais très admiratif. Je me suis demandé comment il avait mis de l'ordre dans ce bazar ! (rires) On s'amusait tellement sur le tournage et il était tellement détendu qu'à un moment donné, je me suis un peu inquiété. D'autant qu'il joue dans le film et qu'il n'est pas du genre à se regarder au combo. Avec lui, on rigole tout de suite, il ne se prend jamais au sérieux et c'est un vrai bonheur. Du coup, en découvrant le résultat, j'ai été franchement impressionné.

ENTRETIEN AVEC **AUDREY LAMY**

QU'EST-CE QUI, AU DÉPART, VOUS A INTÉRESSÉE DANS CE PROJET ?

Le scénario ! Il m'a beaucoup touchée car il est à la fois drôle, grave, tendre, profondément humain. Dès l'écriture, il y avait un très bel équilibre entre l'histoire dramatique et cette pointe d'humour qui apporte un peu de légèreté. Le rire permet de parler de la peur et de la lâcheté, sans jamais juger les personnages. C'est donc la force du sujet et, plus encore, la tonalité, qui m'ont séduite.

PAULETTE EST UNE FEMME PÉTRIE DE PRÉJUGÉS, MAIS QUI RÉVÈLE DES FACETTES DE SA PERSONNALITÉ INATTENDUES.

Elle forme un vrai binôme avec son mari ! Elle est, tout comme lui, dans l'ignorance la plus totale et elle véhicule des clichés gigantesques. Pour autant, elle est beaucoup plus ancrée dans la réalité, beaucoup plus lucide, et comme elle connaît bien son mari, elle sent quand il ment et qu'il trafique quelque chose. D'emblée, elle a compris qu'il a déserté ! Paulette m'a vraiment plu parce qu'elle est très pudique et qu'on ne la voit pas venir – et peu à peu, elle s'affirme avec ses colères, sa tendresse, son empathie. Il y a eu des scènes d'émotion et de pure comédie que j'ai adoré jouer, comme le moment, où les Chevalin se rendent chez un faussaire pour refaire leurs papiers d'identité et croient presque jouer à un jeu de rôles ! Cette naïveté chez ces deux personnages est savoureuse et les rend tendres et humains.

C'EST AUSSI UN RÉCIT INITIATIQUE POUR ELLE !

Elle fait de belles rencontres et c'est à la faveur de ces rencontres

qu'elle évolue. Elle découvre aussi une réalité qui lui semble totalement éloignée de son univers familial. Jusque-là, comme beaucoup de femmes à cette époque, elle passait l'essentiel de son temps chez elle, et tout à coup, elle s'embarque dans une aventure totalement folle où elle réussit à trouver sa place. Alors même que son mari hésite, elle ne veut plus faire marche arrière : elle se décide à aller chez la baronne, elle se fixe un objectif et elle fait tout pour l'atteindre. C'est aussi un réflexe de survie, pour défendre sa peau et celle de son fils. Il y a beaucoup d'humanité chez elle.

VOUS ALTERNEZ SOUVENT ENTRE HUMOUR ET ÉMOTION...

J'ai senti rapidement que je pouvais faire totalement confiance à Pascal [Elbé] car il savait clairement ce qu'il voulait. Quand j'arrivais sur le plateau, je voyais qu'il était extrêmement précis sur ses attentes, tout en étant curieux de ce qu'on avait à lui proposer. Il avait une idée très claire des personnages de Chevalin et de Paulette et je me suis complètement laissée guider par lui. Le but était d'être le plus sincère possible : la comédie est une question de curseur. Car on peut être drôle sans forcer le trait. Le plus difficile, c'est de savoir jusqu'où on peut aller dans la comédie, en accentuant un peu le trait, sans exagération. Par moments, on se lâchait avec Benoît [Poelvoorde] et il fallait que Pascal nous retienne un peu. Il ne fallait surtout pas qu'on ait l'impression qu'il y a deux films en un – l'un dramatique et l'autre comique –, mais trouver une harmonie et c'est ce qu'il y a de plus délicat. C'est une question de rythmique et de curseur : il y a des scènes de comédie où on pouvait pousser le curseur, et d'autres fois où, à l'inverse, il fallait être davantage dans la retenue. C'était tout un équilibre à trouver.

EST-CE QUE LE COSTUME VOUS AIDE À VOUS GLISSER PLUS FACILEMENT DANS LA PEAU DU PERSONNAGE, A FORTIORI DANS UN FILM D'ÉPOQUE ?

J'adore les costumes ! L'un des moments que je préfère quand je démarre un projet, c'est la recherche du personnage à travers ses costumes, ses coiffures, ses postures, son élocution, ses manières, ses gestes. J'aime jouer des personnages à l'opposé de ce que je suis dans la vie et quand on porte le costume ou la coiffure de Paulette, à qui on a du mal à donner un âge, cela vous aide à interpréter le rôle.

COMMENT LA COMPLICITÉ AVEC BENOÎT POELVOORDE S'EST-ELLE CONSTRUITE ?

De manière très simple car c'est un formidable partenaire de jeu ! Jouer en tandem avec lui était exceptionnel parce qu'il est d'une inventivité et d'une générosité totales. Il me fait beaucoup penser à François Damians, et je ne sais pas si c'est parce qu'ils sont belges tous les deux, mais ils renouvellent constamment leurs répliques, leur composition, et aucune prise ne ressemble à la précédente. À chaque fois, c'est criant de vérité car il est toujours dans le moment présent : s'il se passe un accident sur le plateau, il s'en sert dans son jeu. Le plus difficile, c'est de ne pas être trop spectateur de Benoît ! Mais il y a des moments où on est en admiration devant cet acteur qui a un lâcher-prise assez fou et un incroyable sens du rythme ! Il est d'une intensité sidérante, il est constamment libre, et capable de passer d'un registre à l'autre. Il m'a autant fait rire que tiré des larmes d'émotion. Il peut tout habiter, même le silence, et sans rien dire, il peut être émouvant. Comme il a beaucoup de charisme, j'avais peur de ne pas pouvoir trouver ma place dans ce couple, et en réalité il est totalement à l'écoute de ses partenaires. Il était entier, généreux, parfois fou, mais souvent brillant. On sent qu'il prend du plaisir à jouer ce type de personnage un peu pathétique au départ, avec tout un ensemble de nuances à faire exister, sans jamais le juger.

ET ZABOU BREITMAN ?

Elle est formidable. Je savais que c'était une merveilleuse actrice, mais c'est aussi une super partenaire, très précise, qui cherche constamment à perfectionner son jeu. Chacun avait sa méthode, entre Benoît qui se laissait parfois guider par les émotions et qui était dans l'instant, et Zabou qui étudie longuement et en détails son personnage. Benoît est davantage dans la spontanéité. Chez Zabou, on sent qu'il y a une recherche approfondie de son personnage. C'est une actrice exceptionnelle, intense, parfaitement maîtrisée, qui fait passer beaucoup de choses en très peu de mots.

QU'AVEZ-VOUS PENSÉ DE PASCAL ELBÉ COMME DIRECTEUR D'ACTEURS ?

J'avais vu *On est fait pour s'entendre*, avec Sandrine Kiberlain, que j'avais trouvé formidable. Il aime les acteurs, il aime les actrices, il aime le jeu, il prend le temps avec eux. Parfois, certains réalisateurs sont plus attachés à l'image et à l'histoire, mais comme il est lui-même acteur, on peut passer un peu plus de temps sur le jeu. C'est un vrai bonheur de tourner avec lui : il amène de la décontraction et de la sincérité dans ses rapports aux autres et on sent qu'il est super heureux d'être sur le plateau. Quand on quitte ses proches pour huit semaines de tournage, on est content d'être avec quelqu'un de bienveillant, qui s'amuse et qui nous laisse le temps de nous amuser. Comme il est à la fois acteur et metteur en scène, il sait exactement ce qu'il veut et il n'hésite pas à nous demander si on veut une prise supplémentaire : c'est le signe d'un réalisateur qui laisse une grande liberté à ses comédiens même s'il nous dirige avec beaucoup d'intelligence. Il connaît le jeu de l'intérieur, il sait ce que c'est d'être acteur, il comprend nos doutes, nos problèmes de rythme parfois, et il y est très attentif.

LE FILM RÉUSSIT-IL SON PARI ?

En découvrant le film, j'ai trouvé que Pascal avait réussi à créer un ensemble très harmonieux entre les moments d'émotion et ceux



totallement absurdes. C'est un numéro d'équilibriste extrêmement périlleux qu'il a réussi à merveille. Pascal a fait un travail d'écriture et de réalisation incroyablement savoureux. C'est d'autant plus difficile quand on aborde une intrigue traversée par une réalité historique très âpre, même si Pascal la tire délicieusement vers la

fiction. C'était un régal de voir ces antihéros qui n'ont ni courage, ni vision, qui sont ignorants et d'une lâcheté totale, mais qui, dans le même temps, sont profondément humains car ils veulent juste sauver leur peau. Le film est d'une grande intelligence et ne se moque jamais de ses personnages.

LISTE ARTISTIQUE

JEAN CHEVALIN (JACOB)
PAULETTE CHEVALIN (SARAH)
SAM GOLDSTEIN
MADELEINE
MARCEL CHEVALIN (JOSEPH)
COINTREAU
SALOMON
MYRIAM
HANNAH
RIVKA
BOISVERT
FAURILLON
L'ANGUILLE
EVA
JEANNE
BOUVIER
FRANTZ

BENOÎT POELVOORDE
AUDREY LAMY
PASCAL ELBÉ
ZABOU BREITMAN
LOUIS DOUCE LAGORCE
PIERRE POIROT
CAMILLE SAGOLS
ROMY BARATIN FOREST
EMMANUELLE LEPOUTRE
JEANNE ROSA
PATRICK LIGARDES
DAVID TALBOT
HUGO BECKER
ALEXIA STEFANOVIC
EMILIE GAVOIS-KAHN
PHILIPPE UCHAN
JOCHEN HÄGELE

LISTE TECHNIQUE

UN FILM DE
PRODUIT PAR
DIRECTEUR DE PRODUCTION
DIRECTEUR DE LA PHOTOGRAPHIE
CHEFFE MONTEUSE
1^{er} ASSISTANTE RÉALISATEUR
MUSIQUE ORIGINALE
SCRIPTÉ
CASTING
RÉGISSEUSE GÉNÉRALE
COSTUMES
MAQUILLAGE
COIFFURE
DÉCORS
SON
DIRECTION DE POST-PRODUCTION

PASCAL ELBÉ
YANN ZENOU
JEAN-JACQUES ALBERT
GILLES HENRY
VIRGINIE BRUANT
ÉLODIE MORALES
VALENTIN COUINEAU ET ROMAIN ALLENDER
CHLOÉ RUDOLF
MICHEL LAGUENS
GUÉNOLA CHAUSSARD (A.F.R)
JOANA GEORGES ROSSI (A.F.F.C.A)
CHRISTOPHE OLIVEIRA
STÉPHANE DESMAREZ
JEAN-MARC TRAN TAN BA
SAM COHEN
ANNE-SOPHIE DUPUCH ET AURELIEN ADJEDJ

UNE PRODUCTION
EN COPRODUCTION AVEC
EN ASSOCIATION AVEC

AVEC LE SOUTIEN ESSENTIEL DE
AVEC LA PARTICIPATION DE
AVEC LE SOUTIEN DE

EN PARTENARIAT AVEC
EN COLLABORATION AVEC

REALISE AVEC LE SOUTIEN
DISTRIBUTION FRANCE ET VENTES INTERNATIONALES

QUAD
UGC FRANCE 3 CINÉMA SCOPE PICTURES PERE ET FILMS
CINEMAGE 19, LA BANQUE POSTALE IMAGE 18, CINEAXE 6,
ENTOURAGE SOFICA 3 ET SG IMAGE 2023
CANAL +
CINÉ+, OCS, FRANCE TÉLÉVISIONS
DE L'ANGOA, DE LA SACEM, DE LA RÉGION GRAND
ET DU DEPARTEMENT DES VOSGES ET DE LA COMMUNAUTE
D'AGGLOMERATION EPINAL (RÉSEAU PLATO)
LE CNC
LE BUREAU DES IMAGES GRAND EST ET LES SERVICES DU DEPARTEMENT
DES VOSGES ET DE LA COMMUNAUTE D'AGGLOMERATION EPINAL
TAX SHELTER DU GOUVERNEMENT FÉDÉRAL BELGE VIA SCOPE INVEST
UGC